

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre XXXVIII. Suite.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2367

ment; & qu'ainsi les conditions ne sont pas égales.

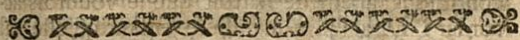
Je voudrois bien, oh je voudrois bien, Chevalier!... elle s'arrêta... Mais ne parlons plus sur ce sujet, reprit-elle. Je vais voir comment la chère créature est à présent.

Elle me quitta pour aller vers sa fille. On changea de conversation.

La Marquise revint au bout d'environ une demie heure. Elle me dit qu'elle avoit suivi mon avis; mais que Clémentine paroissoit mécontente, & inquiète; & que comme elle n'avoit pas demandé à me voir, elle me conseilloit de renvoyer ma visite à l'après-midi, parce qu'elle auroit plus de tems par là pour reprendre ses esprits, & elle-même plus d'occasion de lui parler.

M'excusant de rester à dîner, je suis venu dans mon logement, & pour me distraire, j'ai eu recours à ma plume.

Je laisse ce que j'ai écrit, jusqu'à mon retour de chez eux.



L E T T R E XXXVIII.

Suite.

En entrant dans le Palais de Porretta, je fus prié d'aller faire un tour de jardin avec l'Evêque. Je trouvai avec lui le Père Marescotti.

Cher Grandison, dit l'Evêque, en venant à moi, & me prenant la main, il faut que vous décidiez un point entre le Père & moi, sur lequel nous craignons que nous ne vous soyions un peu responsables.

K 6

Je

Je me taisois; il continua. Clémentine est fort calme. Elle a envoyé demander le Père & moi, un peu après que vous nous avez quitté. Elle nous a fait plusieurs questions par rapport à vous; & a exigé que nous lui donnassions notre avis, comme Ecclésiastiques, & d'une manière dont nous pussions répondre à notre propre conscience. Sa première question a été si nous pensions qu'il y eût quelque esperance de votre conversion?... J'ai répondu non.

Je ne crois pas, dit-elle, qu'il voulût changer de Religion pour une femme, pas même pour une couronne, tant qu'il n'est pas convaincu de la fausseté de la sienne, & de la vérité de la nôtre. Mais je vous demande encore, pouvez-vous, & le Père Marescotti, convaincre son jugement? Je penserois que ce ne doit pas être une tâche si difficile, savans & gens de bien comme vous l'êtes tous deux; homme de bien, modeste, patient, sans présomption, comme il l'est lui-même; aiant été si longtems parmi les Catholiques; étant sorti si jeune d'Angleterre, laissé si jeune à sa propre conduite, & devant voir la différence des deux Religions à l'avantage de la nôtre, quand il n'en jugeroit que par l'efficacité de l'une & de l'autre sur la conduite & les mœurs de ceux qui les professent; car sûrement, les jeunes gens de naissance, que les parens envoient des pais hérétiques dans le nôtre, pour étudier nos mœurs, & perfectionner les leurs, ne sont pas ce qu'il y a de plus méchant dans ces pais.

Je lui ai dit, continua l'Evêque, que, pour par-

parler sans partialité, il y avoit des bons & des méchans de toute nation; qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'elle en vit d'autres que les bons de la sienne; que vous & M^r. Beaumont pouviez nous convaincre qu'il y avoit des gens de bien parmi les Protestans; & que de tems en tems, nous voyons de jeunes gens de cette Religion, qui ne faisoient pas deshonneur à leur pais. Mais, continuai-je, j'ai déjà discuté ce sujet avec le Chevalier Grandison: vous savez que j'ai été apellé à le faire; & j'ai trouvé qu'il étoit Protestant par principe, & qu'il avoit beaucoup à dire en sa faveur. Vous, mon Père, vous ne me passerez pas cela; mais vous n'êtes jamais entré avec lui en dispute sur ce sujet, d'aussi près que moi.

Ma sœur me demanda alors, continua l'Évêque, si je pensois que ses propres principes sur la Religion fussent en danger, si elle devenoit votre épouse, & qu'elle allât avec vous en Angleterre.

Nous la renvoyames tous deux à quelques articles du papier qu'elle vous a remis.

Mon cœur, dit-elle, ne seroit jamais à l'épreuve d'un traitement doux & généreux. La tendre complaisance qu'ont eu pour ma foiblesse, mon Père, ma Mère, mes Frères, & mon Oncle, ont fait ce que l'oposition, & la cruauté, comme vous voyez, n'avoient pu faire. La compassion, l'humanité du Chevalier Grandison, sa fermeté dans ses principes, pour lesquels vous avouez qu'il a beaucoup à dire, cela joint au sentiment que j'ai toujours eu, sur l'exemple de ma Mère, de la soumission d'une bonne femme,

m'ébranleroit dans ma foi; & en ce cas je serois malheureuse; mon Confesseur le seroit aussi. Je suis déterminée dans mon esprit, ajouta-t-elle, comme vous l'avez vu, mon frère, mais je vous demande votre sentiment, & à vous, Père Marescotti. Le Chevalier est à présent votre favori à tous deux. Il n'est question à présent que de la Religion... N'est-il pas trop probable que ma foi seroit ébranlée, si je lui appartenois?

Nous lui dîmes franchement notre sentiment, comme Ecclésiastiques, continua l'Evêque. Pouvons-nous faire autrement, Chevalier? Cependant nous sommes prêts tous deux à nous accuser nous-mêmes d'avoir enfreint nos conditions. Dites nous si vous le pensez ainsi.

Je ne puis, Monsieur, lui dis-je, en juger sur ce recit général. Si vous avez fait plus que de répondre à ses questions; si vous vous êtes étendus en raisonnemens sur ce sujet; je dois croire que vous avez manqué aux conditions, quoique je ne puisse qu'approuver beaucoup votre franchise à mon égard dans cette occasion.

Nous avons été pressans, Chevalier, nous avons parlé avec chaleur...

Eh bien, Monsieur, sommés comme vous l'étiez tous deux de parler, il n'auroit pas convenu à vos caractères d'être froids... Pour moi, je me suis rapellé la conduite de votre admirable sœur par rapport à moi, pendant tous les differens degrés de son délire. Et je n'ai pu me rapeller aucun trait d'un attachement purement *personnel*. Je n'ai pas besoin de vous dire, mon Père, ni à vous, Monsieur, combien elle est zélée catholique. Elle a souhaité de bonne heure que je le devinsse;

&

& si je ne m'étois pas cru obligé en honneur, par la confiance qu'avoit en moi toute la famille, d'éviter ce sujet, nos conversations particulières, quand elle m'honoroit du nom de son précepteur, auroient roulé ordinairement là dessus. Sa triste maladie venoit de son zèle pour sa Religion, & de ses efforts pour cacher ses combats à ce sujet. Jamais elle n'a dit un mot qui eût raport au mariage dans ses rêveries. Elle y étoit encore inquiète pour l'ame de celui dont elle souhaitoit de faire un prosélyte; & elle déclara qu'elle renonceroit volontiers à la vie, si elle pouvoit satisfaire ce premier de ses souhaits. D'autres fois elle me suposoit marié avec quelque autre femme, & toute son inquiétude générale étoit, que ce ne fût pas avec une personne dont le choix pût faire deshonneur aux sentimens qu'elle faisoit profession d'avoir pour moi. Une autre fois elle souhaitoit de faire connoissance avec mes sœurs; elle esperoit qu'elles viendroient en Italie: elle se proposoit de les perfectionner dans l'Italien, & elle-même dans l'Anglois. Mais pour moi, elle ne me demandoit que quelques visites de tems en tems, quand elles seroient venues. J'ai la vanité de penser que je suis fort avant dans ses bonnes grâces. Mais il est évident, que, comme cela doit être, la Religion va avant tout dans son esprit. Par toutes ces considerations, j'ai tâché de m'expliquer la noble conduite de votre sœur, & j'en suis d'autant moins surpris à présent qu'elle a recouvré sa mémoire. Elle est en tout, grande, uniforme; & très-vraisemblablement nous aurions été dans une situation différente depuis

puis longrems, si on avoit cédé à son désir dans le tems qu'elle étoit si pressante... Et pourquoi? Uniquement, pour qu'on lui permit une seconde entrevûe, une visite d'adieu, après qu'elle avoit montré un peu auparavant qu'elle ne pensoit point au mariage.

Et si elle n'avoit pas été confiée à la conduite de la cruelle Laurana, dit l'Evêque...

De laquelle, Dieu soit loué, dit le Père, j'ai servi à la délivrer.

Par tout cela, continuai-je, je n'ai point dessein de faire des reproches; mais seulement de faire remarquer, combien les sentimens de cette illustre fille ont été d'accord avec eux-mêmes, quand elle a été en état de réfléchir. Et que me reste-t-il à faire à présent, sinon de prendre mon parti, s'il est possible, sur une conduite, qu'il faut que j'admire toujours, quelques regrets qu'elle puisse me coûter par ses conséquences par raport à moi en particulier? Vous pensez, Monsieur, je le crains, qu'elle ne se tienne à la résolution qu'elle m'a remise par écrit.

A moins que vous-même, Chevalier...

Cela, Monsieur, est hors de question. Permettez-moi, toutefois, de vous rapeller que je ne lui ai point prescrit cette dure condition, dont on m'en fait une indispensable. Cependant Mademoiselle Clémentine est la seule femme au monde que j'eusse souhaité de posséder aux conditions auxquelles j'aurois été fier de recevoir sa main. Car il est aisé de prévoir, que de grands inconvéniens doivent accompagner généralement un mariage entre personnes de

de différentes Religions, l'une zélée, l'autre n'étant pas indifférente.

Mais, Chevalier, vous nous tenez pour absous, le Père Marescotti & moi.

Où, Monsieur, foyez vos propres juges. Ce n'est pas moi qui ai proposé la condition. J'y ai consenti par égard pour ceux qui l'ont prescrite, & pour votre sœur. Je ne pouvois souhaiter, malgré sa faveur déclarée pour moi, de la presser contre des raisons de conscience, sur lesquelles elle appuie si fort. Comment le pouvois-je, pendant que la Religion, & la générosité de ses parens envers elle, exigeoient, comme elle le croyoit, qu'elle surmontât ses sentimens pour moi? Je voulois donc m'accommoder à la proposition, attendre l'issue de sa détermination volontaire, & me laisser gouverner par là; mais à présent que votre Grandeur, & le Père Marescotti, se sont dispensés de la condition, je présume qu'elle ne me lie plus.

Que veut dire mon cher Grandison?

Seulement ceci: Je ne pourrois paroître porter un amour aussi ardent à l'admirable Clémentine, que doit l'avoir un homme qui aspire à l'honneur de la posséder, si je ne faisois pas un effort pour la convaincre qu'elle peut être heureuse avec moi par rapport à l'article qui l'inquiète si fort. La délicatesse de son sexe fait peut-être qu'elle s'attend qu'on la refuse, & qu'on la persuade. Permettez moi de lui donner des assurances d'une exactitude inviolable à garder ma parole d'honneur en ce point. Il me convient comme homme, & comme son admirateur, de lever ses scrupules, si je le puis, avant que d'y sacrifier mon amour. Vou-

Voudriez-vous raisonner avec elle sur le mérite des deux Religions ?

Non. Je ne l'ai jamais fait ; Je voudrois seulement l'assurer de la ferme résolution où je suis, de ne jamais essayer de l'attirer dans la mienne, & de ne point traverser les efforts de son Confesseur, pour l'affermir dans la sienne. Mais quand nous ne considérerions seulement que son repos d'esprit pour l'avenir, auquel est attaché celui de toute votre famille, & que vous voyez qu'elle avoit elle-même en vuë, dans la proposition qu'on m'a faite de sa part, il est bon de voir si sa résolution est appuyée sur un fondement inébranlable, afin qu'elle ne puisse pas avoir regret dans la suite à cette démarche, quand peut-être...

Je vous entends, Chevalier... Cela est prudent, cela est obligeant, aussi bien pour elle que pour nous.

Je serois bien aise, Monsieur, que vous fussiez à portée d'entendre tout ce qui se dira entre nous à cette occasion. Je dois faire un seul effort. Si elle est déterminée, je ne la presserai pas davantage. Pour le monde entier, & pour Clémentine elle-même, je ne voudrois pas qu'elle agit contre sa conscience ; ni prendre avantage de sa déclaration répétée, qu'il est en mon pouvoir de la retenir, ou de la laisser en liberté. Je ne voudrois pas seulement insister là dessus, de peur que si elle changeoit de résolution, ce ne fût par égard pour une espèce d'engagement renfermé dans cette déclaration, & non point de cœur. Non, Monsieur, elle sera entièrement libre. Je ne voudrois pas, toute excellente qu'elle

le est, accepter sa main contre sa conscience. Ni ma conscience, ni, permettez moi de le dire, mon orgueil, ne me le permettroient pas. Mais le monde, aussi bien que mon propre cœur, me trouveroit blâmable, si je ne faisois pas un effort: s'il est sans succès, j'en serai plus tranquille; & elle aussi. Mettez vous, Monsieur, à portée d'entendre notre première conversation.

Je ne voulus pas, mon cher Docteur, proposer au Père Marescotti d'en être, de peur de lui renouveler sa peine sur ce qu'il avoit écouté ce qui s'étoit dit entre Clémentine & moi.

Je puis absolument compter sur votre honneur, Chevalier, repliqua l'Evêque. Nous sommes venus de nous-mêmes à souhaiter sincèrement cette alliance. Mais je vous avoué que le Père Marescotti & moi, après la révolution inattenduë arrivée dans ma sœur, nous croyons que vous serez plus heureux tous deux, si cette alliance n'a pas lieu. La différence de Religion; sa maladie...

N'en parlons plus, Monsieur, si je ne puis réussir, je tâcherai de trouver ma consolation dans la raison, & la reflexion. En attendant, tout ce que je vous demande, c'est que vous me justifiez de toute brèche prétenduë à la condition, aussi bien dans votre esprit, qu'après du reste de la famille, si je fais ce seul effort. Après quoi, s'il ne réussit pas, quoi qu'il m'en doive coûter, je m'oublierai moi-même, & me joindrai à vous, & au Père Marescotti, pour nous assurer le terrain que nous avons gagné dans la guérison de la plus noble des ames.

Ils se regardoient l'un l'autre, comme s'ils eussent

eussent craint l'événement. Le Père parla à l'oreille de l'Evêque. Je crois, par un ou deux mots que je ne pus m'empêcher d'entendre, que c'étoit pour l'engager à se mettre à portée, comme je l'avois proposé, d'entendre notre conversation.

M'étant tourné pendant qu'ils parloient bas; Ne vois-je pas Camille, Monsieur, lui dis-je, qui examine nos mouvemens, comme si elle attendoit pour parler à quelqu'un de nous?

Je l'ai vue depuis quelque tems, dit le Père Marescotti.

L'Evêque lui fit signe d'avancer; & elle me dit que sa jeune maîtresse souhaitoit de me voir.

Je la suivis. Clémentine étoit seule. Camille m'introduisit auprès d'elle, & sortit.

Elle étoit fort confuse à mon approche. Elle changea plusieurs fois de couleur. Souvent elle me regardoit, souvent elle détournoit les yeux, & soupiroit, deux ou trois fois elle toussa, comme si elle étoit la voix embarrassée; mais elle ne pouvoit trouver les mots pour exprimer le travail de son esprit. Il étoit aisé de voir que sa perplexité ne m'étoit pas favorable. Je crus qu'il seroit cruel de ne pas la mettre en train de parler.

Que ma chère Clémentine ne craigne pas de dire tout ce qu'elle a sur le cœur, à un homme qui préfère hautement la paix de votre esprit à la sienne propre.

J'avois, j'avois, dit-elle, beaucoup de choses à vous dire, avant que de vous voir? mais à présent, que vous êtes ici... elle s'arrêta.

Prez

Prenez du tems pour rapeller vos idées, Mademoiselle, j'ai parlé dans le jardin avec l'Evêque, & le Père Marefcotti. Je les révere beaucoup tous deux. Vous les avez consulté sur l'écrit que vous m'avez remis. J'espère par là que votre esprit peut recouvrer sa tranquillité. Jamais, ma très-chère Demoiselle, je ne vous presserai sur l'article de la Religion. Vous serez absolument maîtresse de votre volonté. Vous me prescrirez les conditions qu'il vous plaira, par raport à votre genre de vie, vos plaisirs, vos gratifications à vos domestiques, & à d'autres. Aiant le Père Marefcotti, & votre Camille avec vous, vous serez aussi à l'abri de tout changement, que vous pouvez l'être dans la maison de votre Père.

Ah Chevalier!

Nous pourrions, peut-être, engager votre Père & votre Mère, à nous honorer de leur compagnie, dans votre premier voyage en Angleterre. Depuis quelque tems ils n'ont pas été si bien qu'il seroit à souhaiter. Nous avons des bains souverains pour plusieurs indispositions. En les prenant, en changeant d'air, leur santé gagnera vraisemblablement... Jeronymo...

Ah Chevalier! Elle se leva & se raffit plusieurs fois, dans une grande émotion. Je continuai.

Jeronymo, notre chér Jeronymo, nous accompagnera, j'espère, avec son habile Lowther. Ces bains sont fortifiants.

O Chevalier! Quel homme vous êtes...

Elle s'arrêta avec un air d'attention, comme sou-

souhaitant que je continuasse... Et quand vos dignes & chers parens verront leur Clémentine heureuse, comme elle le fera, si toute la tendresse d'un cœur peut la rendre heureuse, qu'ils feront tous heureux eux-mêmes!... Votre chapelle, Mademoiselle!... Votre Confesseur!... Vos propres domestiques!...

Ah Monsieur, Monsieur!... Dois-je écouter de telles tentations, après ce que je vous ai donné par écrit, sur une mure délibération? O ciel, & toute l'armée des cieus, dirigez moi!

Elle eut recours à son chapelier; elle dit un pater, comme je le compris par quelques mots à demi prononcés. Elle reprit son air attentif.

Mes sœurs, Mademoiselle, vous révéreront. Vous aurez du plaisir à les appeler vos sœurs. Leurs Epoux sont de la première distinction. Je ne demande pas de la fortune. Je ne demande que vous, & je vous demande à vous-même. Mon bien est considérable, & le devient davantage. L'orgueil que j'ai d'être indépendant, & dans le pouvoir d'obliger, ne me permet pas d'être imprudent du côté de l'économie. Ma principale demeure, dont je fais cas parce qu'elle n'est pas d'un jour, quoiqu'elle ne soit pas si magnifique que votre Palais de Bologne, est élégante, spacieuse, commode. L'écrit que vous m'avez remis, me montre que votre ame est aussi grande que votre naissance. Je vous révère pour les pieux & nobles sentimens qu'il contient. Dans quelles obligations ne me mettra pas votre bonté, si vous pouvez gagner sur vous-même de compter sur mes assurances, que je ne
cher-

chercherai jamais à vous inquiéter au sujet de la Religion; & si vous pouvez vous contenter du libre exercice de la vôtre, en me laissant suivre la mienne! Ma chère Demoiselle, pourquoi cela ne pourroit-il être? Pourquoi ne voulez-vous pas me laisser aussi libre que je suis disposé à vous laisser libre vous-même? J'ai à alléguer des raisons de justice, de générosité à une Dame, qui sûrement ne peut qu'être juste & généreuse. Voyez, Mademoiselle, voyez, chère Clémentine, si vous ne pouvez, en me rendant heureux, être heureuse vous-même?

Je pris sa main qui ne résista point; je la baisai; elle soupira. Elle pleura, & se taisoit.

Avec quel plaisir, continuai-je, ne retourneriez-vous pas chaque année dans votre patrie ou en Angleterre? Que vous ferez tendrement reçue tour à tour de vos anciens parens, & des nouveaux! Jamais vous ne reverrez l'Angleterre, sans être accompagnée de quelqu'un de vos parens, tantôt l'un, tantôt l'autre. Votre Grandison, Mademoiselle, permettez moi de m'appeler ainsi, n'a pas, il ose le dire, un cœur étroit. Vous voyez comment il peut bien vivre avec les plus zélés de votre Religion, sans être cependant un hypocrite; mais quand il y est appelé il ne craint pas de confesser la sienne. Ma très-chère Clémentine, (je pressai encore sa main de mes lèvres) dites que vous croyez pouvoir être heureuse avec moi, & rendez moi par votre amour le plus heureux des hommes.

O Monsieur! Dieu m'est témoin... Mais laissez moi, laissez moi pour quelques momens. Je n'ose me fier à moi-même.

Ne

Ne m'ordonnez pas de vous quitter, Mademoiselle, jusqu'à ce que vous soyiez décidée en ma faveur ... Dites moi, ne pouvez-vous être contente du libre exercice de votre Religion? ... Le Père Marescotti, Camille, avec vous ... Une année seulement de suite en Angleterre ... La suivante en Italie, sous les yeux d'un Père, d'une Mère, de frères qui vous affermiron dans votre Religion.

Ah Monsieur! Il faut que vous vous retiriez ... En vérité il le faut. Vous ne me laissez pas libre ... Vous devez me laisser considérer ... De cet instant, autant que je puis le voir, dépend une éternité de bonheur ou de misère.

Ne m'éloignez pas de vous; ne m'ordonnez pas de vous quitter, cédez à ce tendre mouvement que je me flatte de voir en ma faveur. Je cherche votre bonheur, en poursuivant le mien. Votre bonheur éternel ne peut être en danger. Ma conscience m'obligera à affermir la vôtre, quand je verrai que c'est la vôtre. Ne m'ordonnez pas de vous quitter, excellente Clémentine, ne m'ordonnez pas de vous quitter!

Il le faut, il le faut ... Comment puis-je me fier à une voix, qui est la voix de l'amour, & qui en appelle à ma tendresse, à ma justice, à ma générosité? ... Ai-je jamais été sans générosité, injuste, cruelle? ... Et si je suis ainsi ébranlée à présent, que ne feroit pas, si j'étois à vous, le sentiment de mon devoir! ... O laissez moi, Monsieur, pour quelques momens, laissez moi.

Soyez favorable, Mademoiselle, soyez favorable à mes humbles esperances: c'est tout ce que

que je dirai à présent: j'obéis. Lui faisant alors une profonde révérence, je passai dans l'appartement voisin; elle dans son cabinet.

Je sortis doucement, & j'entendis les pas précipités de quelqu'un qui sortoit de l'appartement où j'étois. C'étoit apparamment l'Evêque qui s'étoit placé là pour entendre ce que nous dirions, comme je l'en avois prié.

Il se passa plus d'un quart d'heure avant que j'entendisse Clémentine se remuër; ce fut alors pour me chercher.

J'étois assis d'un air pensif, repassant les embarras où je m'étois trouvé avec quelques-unes des plus excellentes femmes, en differens païs, comme vous le savez, mon cher Docteur Bartlet; & sur-tout considerant l'étrange révolution arrivée dans cette excellente créature. Elle s'approcha de moi avec un air de majesté, mêlé cependant de tendresse: je m'avançai, & pris sa main en mettant un genou en terre. Mon destin dépend de cette bouche, lui dis-je: j'allois continuer, mais m'interrompant, O Monsieur, dit-elle, je n'entens point, il n'est pas sûr pour moi d'entendre cette voix, accompagnée de ces manières ... Laissez moi me mettre à genoux devant vous ... J'ai imploré la protection divine. Une force irrésistible m'ordonne de vous dire ... Cependant que dirai-je? Si j'essais les raisonnemens, je suis perdue! Cela ne me montre-t-il pas que si j'étois à vous, il faudroit que je fusse tout ce que vous voudriez? Et alors mon repos éternel! mon bonheur éternel! ... O Monsieur! Je ne doute pas de votre justice, de votre générosité .., Mais je me crains *moi-même*



me ... Ne cherchez pas, laissez moi vous le répéter, dit-elle avec un air un peu égaré, ne cherchez pas à m'engager par votre amour.

Elle plia un genou. Je craignis qu'elle ne s'évanouît. Je la soutins avec mon bras.

Laissez moi, laissez moi, pour couper court, vous renvoyer à mon papier pour tout ce que j'avois dessein de vous dire. On n'y répond point, on n'y peut répondre à ma satisfaction. Soyez mon avocat auprès de vous-même, devant votre propre cœur, & ne cherchez pas à m'engager par votre amour.

Quoi qu'il puisse m'en coûter, lui dis-je en prenant ses deux mains, & me baissant respectueusement, je céderai à votre volonté. Jamais je ne vous presserai sur ce sujet, à moins que votre frère l'Evêque ne me donne des espérances d'un heureux changement de disposition.

Le meilleur des hommes! dit-elle, en retirant ses mains, & les joignant ... Mais ce n'est pas assez ... Il faut que vous me promettiez votre amitié. Il faut que vous me permettiez de vous appeler mon frère. Vous devez être mon maître, & moi votre disciple encore une fois ... Heureux jours que ceux-là! Les plus heureux de ma vie! Et encouragez moi, confirmez moi dans la résolution que j'ai prise, autrement je ne puis être tranquille.

Regardez moi, Mademoiselle, comme votre frère, votre ami; mais cette dernière tâche demande plus de grandeur d'ame que je n'en puis avoir. Je dois la laisser à votre frère l'Evêque, & au Père Marescotti. Ils la rempliront avec zèle; je ne le puis, parce que je suis intimement

convaincu que nous aurions pu être heureux ... Pourriez-vous ... Mais je me tais, quoiqu'avec peine ... J'ai promis de ne vous plus presser.

Je les ai en effet consulté tous deux, reprit-elle, mais non pas avant que de vous avoir donné ma résolution par écrit. Quand leur sentiment auroit été différent de ce qu'il a été, je n'aurois jamais pu surmonter les craintes que j'ai de votre force, & de ma foiblesse. Je les ai consulté seulement dans l'esperance qu'ils voudroient, comme ils le devoient, (car sans cela ils n'auroient pas été bons Catholiques) confirmer & fortifier ma résolution. Et pourquoi, pourquoi punirois-je un homme, que j'estimerai toujours comme mon meilleur ami, en lui donnant une femme que sa malheureuse maladie a renduë indigne de lui? Cher Chevalier, je trouve quelquefois que je ne suis pas rétablie. Il se peut que je ne serai jamais parfaitement bien. Vous & les vôtres ne méritez pas d'être punis. Croyez moi, Monsieur, c'a été une seconde consideration pour moi. Dieu veuille me rendre capable de tenir ma résolution! pour l'amour de lui, pour l'amour de vous, & pour la tranquillité de mon propre cœur!

Ne devoit-il pas être difficile, mon cher Docteur, plus difficile qu'avant mon retour à Bologne, de sacrifier toutes mes esperances de posséder une si excellente créature?

Mais dites moi, Chevalier, que vous n'êtes pas fâché contre moi. Dites que vous ne me croyez pas, que vous ne me croirez jamais ingrate. Pour éviter de paroître ingrate envers un homme qui nous a imposé à tous de telles obli-

gations ... qu'est-il au monde que je ne fisse !

Je ne puis être mécontent de vous, Made-moiselle. Vous ne pouvez être ingrate. Je dois me taire ; cependant je sais à peine comment garder le silence. Je ferai un tour dans le jardin. J'ai une nouvelle leçon à apprendre.

Je sortis, en lui faisant une profonde révérence ; elle soupira ; Camille vint.

J'allai en hâte au jardin, très-mécontent de moi-même, sachant cependant à peine pour-quoi. Il me sembloit que j'aurois voulu avoir quelqu'un à accuser, quelqu'un à blâmer ... Cependant pouvois-je accuser Clémentine ? Mais les mots de *zèle étroit* ; ... *charmante entouffaste* ! comme si j'eusse voulu trouver la faute dans sa *Religion*, m'échappèrent involontairement.

Il est difficile, mon cher Docteur Bartlet, dans l'instant où le cœur se trouve déchu de quelque chère espérance, d'éviter des réflexions qui toutefois ne peuvent être excusées que par la partialité pour soi-même. Qu'auroit-il fallu que je fusse, si encouragé à espérer comme je l'ai été par tous ses parens, je n'avois pas été ardent dans mes espérances ?

L'Evêque me joignit dans le jardin ... Excusez-moi, Grandison, dit-il, si je viens vous troubler dans vos méditations, mais je voulois me justifier de la liberté que j'ai prise, quoiqu'avec votre permission, d'écouter votre conversation.

J'aurois dit, Monsieur, tout ce que j'ai dit à votre sœur, dans une pareille occasion, devant toute votre famille assemblée. Votre Grandeur n'a donc point d'excuse à me faire. Avez-vous entendu tout ce qui s'est dit ?

Je

Je crois qu'oui. Ces apartemens ont toujours été ceux des femmes. Camille m'a placé dans un cabinet que je ne connoissois pas, où je n'ai pas perdu un mot de la dernière partie de votre conversation. Il faut que je vous demande, Chevalier ... Clémentine n'est-elle pas ...

Clémentine, Monsieur, est tout ce qu'il y a de grand & d'excellent dans une femme. Vous imaginerez aisément, qu'il m'auroit été beaucoup plus aisé de me soutenir contre la résolution qu'elle a prise, si je n'avois pas eu de telles preuves de sa magnanimité. Permettez moi, Monsieur, de vous dire que j'ai une bonne qualité, je puis admirer la bonté & la grandeur par tout où je la trouve, soit qu'elle fasse pour moi, ou contre moi. Clémentine a toute ma vénération.

Il me fit des complimens, & se retira.

Le Marquis, le Comte, & la Marquise me joignirent ensuite dans le jardin. L'Evêque, & le Père Marescotti n'étant pas avec eux, & ne venant pas d'abord après eux, je ne doutai pas qu'ils ne fussent allés chez Clémentine, pour l'applaudir, & l'affermir dans une résolution qui leur devoit être si agréable.

J'avois raison dans ma conjecture.

Le Marquis & le Comte me prirent tous deux la main, & exprimèrent d'abord leur surprise sur la persévérance de Clémentine; ensuite leur haute estime pour moi. La Marquise remarqua que sa fille, avec tout son mérite, avoit toujours été difficile à persuader, quand elle avoit fermement résolu quelque point.

Il étoit aisé de voir, leur dis-je, qu'ils étoient

tous à présent d'un même avis, qu'il ne falloit pas détourner Mademoiselle Clémentine de son présent dessein.

Ils avouèrent qu'ils le croyoient ainsi: mais ils dirent que si c'étoit encore mon sentiment, ils se croyoient engagés en honneur à consentir que j'essayasse par des moyens généreux (étant bien surs que je n'en emploierois jamais d'autres,) de la faire décider en ma faveur.

Je suppose, dis-je, que l'Evêque vous a déjà instruit de la substance de la conversation que je viens d'avoir avec Mademoiselle Clémentine.

Ils se taisoient.

N'avez-vous pas vu Mademoiselle Clémentine depuis lors, Madame?

Je l'ai vuë: elle est extrêmement mal à son aise. Elle voudroit que vous pussiez être de notre Religion. Si cela eut pu être, pour ma part, il n'y a pas un homme au monde que j'eusse mieux aimé appeler mon fils que le Chevalier Grandison. Clémentine m'a dit, ajouta-t-elle, & avec plus de calme, je dois l'avouer, que je ne m'y serois attenduë, quoique non sans verser des larmes, que vous lui avez promis de ne la plus presser sur ce sujet. Elle avouë que plus d'une fois, pendant que vous lui parliez, elle pouvoit à peine s'empêcher de vous donner sa main, aux conditions que vous avez proposé vous-même. Mais elle dit que vous vous êtes montré le plus généreux des hommes, quand vous avez vu qu'elle se faisoit un point de conscience de tenir sa nouvelle résolution. A présent, Chevalier, ayant informé le Marquis & le Comte de tout cela, nous venons pour con-
sul-

fulter avec vous, sur ce qu'il y a à faire.

Cher Grandison, dit le Marquis, conseillez nous. Il nous faut une occasion de vous montrer, autrement qu'en paroles, notre reconnaissance pour tant de bontés envers nous. Il nous faut apaiser Jeronimo, qui est disposé à soupçonner que son frère, & le Père Marescotti ont contribué à cette révolution de notre fille; & il faut que vous nous déclariez franchement vos propres sentimens par rapport à Clémentine; & si vous nous conseilleriez, pour l'amour d'elle aussi bien que de vous, de travailler à la faire changer. Chère créature! une rechûte à présent seroit funeste à elle, à sa Mère, & à moi.

Je n'ai point de difficulté, Monsieur, à répondre à ces articles. Par rapport au premier, je suis amplement recompensé par le succès qu'a en l'habileté de Mr. Lowther au delà de ce qu'on pouvoit esperer; & par la perspective que nous avons d'un entier rétablissement de Mademoiselle Clémentine. Je n'ai qu'une demande à faire sur ce sujet: c'est que vous ne me mortifiez pas, au point de suposer que je ne suis pas suffisamment recompensé.

Par rapport au second point; laissez à Mademoiselle Clémentine le soin de calmer le cœur généreux du Seigneur Jeronimo. Elle peut présenter des motifs de conscience avec plus de force pour elle-même, qu'une autre personne ne pourroit le faire pour elle; & si elle le fait, ce sera une preuve pour nous tous, qu'elle sera vraisemblablement heureuse dans sa persévérance!... plus heureuse que je ne le serai! Cette admirable fille qui a réduit au silence un homme



si intéressé à lui contester ce point, pourra certainement apaiser un frère par les mêmes raisons; & d'autant plus qu'étant de la même Religion, ses raisonnemens auront plus de force sur lui, qu'on ne pouvoit supposer qu'ils en auroient sur moi. Car, permettez moi de vous le dire, Monsieur, je n'aurois pu paroître seulement les compter pour quelque chose, si je ne m'érois pas accoutumé, quand j'ai eu à juger des actions d'un autre, à me mettre moi-même à sa place. Par là je me suis cru souvent obligé à juger contre mes propres souhaits; quoiqu'en m'examinant moi-même je ne trouvasse pas des raisons de blâmer mes premières esperances.

Par raport au troisieme point, que puis-je dire?... Et cependant puisque votre Excellence me l'a proposé, cela ne m'impose-t-il pas une sorte d'obligation de donner une preuve de ce desintéressement dont je me pique? Je répons donc, me suposant dans votre situation... Je ne puis attendre que vous pressiez Mademoiselle Clémentine, sur un point, sur lequel j'ai promis de ne la point presser moi-même, à moins qu'elle ne change de sentiment. Quel motif un Père peut-il alléguer, que la soumission filiale? Et quand un enfant y oppose des motifs de conscience, peut-on insister contre cela?

Permettez à présent que j'ose vous conseiller de donner à cette chère fille un tems suffisant, pour bien considérer la chose. Il se peut que son imagination soit échauffée; en d'autres termes, sa maladie peut avoir quelque part dans l'héroïsme qu'elle a montré; & cependant je crains qu'elle ne persevère. Permettez moi,
Mes-

Messieurs, de dire que je le *crains* : je ne puis me dépouiller entièrement de moi-même, dans un cas si intéressant. Nous ne la prendrons donc pas au mot. Je m'absenterai pour quelque tems de Bologne ; mais avec sa permission, puisqu'elle veut bien avouër quelque estime pour moi. Je reviendrai au tems convenu. Je répéterai mes absences, si nous avons la moindre ombre de doute. Mais si elle persiste, & que nous ne voyions pas qu'elle en soit plus mal, nous pourrions conclure que sa résolution est inaltérable. En ce cas j'aurai une ou deux demandes à vous faire ; & si on me les accorde, je tâcherai de me rendre aussi heureux qu'un homme peut l'être en pareille situation.

Ils applaudirent à mon avis. Ils déclarèrent qu'ils ne pouvoient penser à renoncer au plaisir qu'ils s'étoient fait de me regarder comme une personne de leur famille, & m'assurèrent qu'il auroit été impossible que la moindre difficulté s'élevât de leur part, après qu'ils s'étoient portés à passer sur la plus essentielle.

Ils me pressèrent beaucoup de passer le soir avec eux. Mais je m'excusai. Je voulois être dans mon logement pour repasser tout ce qui étoit arrivé. Mais n'ayant pas pris congé de Mademoiselle Clémentine, j'imaginai qu'elle pourroit croire que je m'en étois allé de mauvaise humeur, si je ne la voyois pas. Toute mon étude, leur dis-je, sera de rendre Mademoiselle Clémentine contente ; & si la Marquise veut bien me permettre de prendre congé d'elle pour ce soir en sa présence, je me retiretai ; après m'être contenté de faire faire mes compli-



mens au Seigneur Jeronimo par Mr. Lowther; sachant qu'il seroit affligé de voir mes esperances renversées; & mon cœur n'étant pas assez fort à présent, pour tenir contre sa douleur pour moi.

La Marquise dit qu'elle iroit voir comment étoit Clémentine; & qu'elle me seroit avertir par Camille. Elle se retira, me laissant avec le Marquis & le Comte.

Avant que nous pussions renouër la conversation, l'Evêque & le Père Marescorti nous joignirent: tous deux fort contents. Ils furent excessivement complaisans pour moi. Il étoit aisé de deviner l'occasion de leur bonne humeur. Je ne pouvois en être fort charmé. Mais quand le Comte leur eut raconté ce qui venoit de se passer entre nous, l'Evêque m'embrassa; le Père avant que j'eusse le tems d'y prendre garde, saisit ma main, & la baissa.

Je fus bien aisé d'être délivré de leurs complimens par le message que j'attendois de la Marquise & de Clémentine.

La jeune Dame vint au devant de moi, à la porte de son appartement. Elle me tendit la main. Je la pris respectueusement. Je croyois qu'elle avoit pleuré; mais elle avoit un air de sérénité, dont je fus bien aise, quoique je ne doutasse pas qu'il étoit dû en partie à la conversation qu'elle avoit eue, depuis que je l'avois quittée, avec son frère, & son confesseur; aussi bien qu'à ce qui avoit pu se passer entre sa Mère & elle.

Elle me conduisit à une chaise entre elles deux. Elle ne retira pas sa main; & tâchoit de

de prendre un air plus gai que ne l'étoit mon cœur. Je la félicitai sur sa sérénité. Il est en votre pouvoir, Monsieur, dit-elle, de l'augmenter encore. Pouvez-vous, sincèrement, & du fond du cœur, approuver ma façon présente de penser? Pouvez-vous, Chevalier?...

Je puis vous admirer pour cela, Mademoiselle. Vous vous êtes élevée encore plus haut dans mon opinion. Mais je ne puis qu'y avoir regret... parce que... Mais j'ai promis de ne vous pas presser. Il s'agit de votre conscience, Mademoiselle... Tâcher de vous persuader contre votre conscience, si vous n'hésitez point dans vos motifs, cela ne seroit pas excusable, même dans un Père.

Je suis, je pense que je suis, repliqua-t-elle, absolument sûre de mon motif. Mais, ma chère Maman, ayez la bonté de faire au Chevalier les questions que je vous ai prié de lui faire.

Elle me permit encore de tenir sa main, & prit son mouchoir de l'autre, non pour essuyer ses larmes, mais pour cacher sa rougeur. Elle ne pleuroit pas; son sein étoit oppressé par la grandeur de ses sentimens.

Voici la question, mon cher Grandison, dit la Marquise... Nous avons tous dit à ma Clémentine, que vous êtes invincible sur l'article de la Religion. Elle nous croit: elle n'en doute pas, sur votre conduite, & sur vos discours: mais comme elle ne voudroit négliger aucun moyen de vous convaincre de sa haute estime pour vous, elle souhaite d'entendre de votre bouche, qu'il n'est pas possible de vous convaincre. Elle ne craint pas, dans un article si



important, de vous entendre déclarer que vous ne voulez pas être Catholique. Elle sera plus à son aise, dans ses reflexions, si vous lui dites vous-même que vous ne pouvez céder, quand même elle consentiroit à être à vous au premier jour, si vous pouviez...

Clémentine se leva avec un air de grandeur, sans retirer encore sa main... Fausse honte, je te méprise, dit-elle, cependant elle rougissoit, & détourna son visage de moi... Cette main, & ce cœur, dit-elle en portant l'autre main sur son sein, sont à vous à cette seule condition... Je suis convaincuë de votre affection pour moi... Mais ne craignez pas de me dire, que vous ne pouvez pas les accepter à ce prix, c'est pour ma propre tranquillité à l'avenir que je vous le demande.

Elle retira alors sa main, & vouloit s'éloigner; mais je la saisis encore avec les deux miennes.

Considérez, ô la plus excellente des créatures humaines, permettez moi de vous prier de considérer l'inégalité qu'il y a entre nous, dans la manière dont vous proposez le cas? Je n'ose pas penser à demander de vous un changement de principes. Vous vous défiez seulement de votre persévérance, quoique vous deviez être laissée dans une pleine liberté, avec votre Confesseur pour vous fortifier, & vous affermir. A moi, ne me demande-t-on pas un changement actuel contre ma conviction? Très-chère Clémentine! pouvez-vous, pouvez-vous, avec un ame aussi grande, & aussi généreuse, insister sur une condition si inégale?... soyez grande en tout; (je mis un genou en terre) soyez
ubi-

uniforme dans votre générosité ... ne retirez pas votre main...

Elle se débarassa cependant de moi, & alla avec précipitation dans son cabinet... Encore une fois, Chevalier, dit-elle, lisez mon papier.

Je la laissai, & m'approchant de la Marquise, qui fondoit en larmes; Jugez moi, Madame, lui dis-je, comme je le mérite dans votre opinion... Que dirai-je?... Je ne puis presser encore; ma promesse est contre moi: Clémentine est despotique... Pardonnez moi!... Mais en vérité, Clémentine n'est pas impartiale...

Cher Chevalier, dit la Marquise, en me donnant sa main, que puis-je dire?... Je vous admire! Je me glorifie dans mon enfant! Je n'aurois pu moi-même à sa place résister à vos persuasions. Quand son imagination est refroidie, je doute encore si elle tiendra sa résolution... Proposez lui, si vous pouvez l'engager à descendre de cette élévation, le dessein que vous avez de vous absenter... Tâchez de la calmer; vous seul le pouvez: son ame est montée trop haut.

O Madame! Mais il faut premièrement que j'essaie de calmer la mienne.

Je passai dans la chambre voisine; & revenant au bout de quelques minutes, je trouvai l'adorable fille dans les bras de sa tendre Mère, toutes deux en pleurs. Clémentine parloit. J'entendis ces mots.

En vérité, ma très-chère Maman, je ne suis pas fâchée contre le Chevalier. Pourquoi le serois-je? Mais il peut me passer quelque chose; je ne puis pas être aussi grande que lui. N'ai-je pas dit que sa bonté me perdroit?

Elle tourna la tête, & me voyant, elle se dégagea des bras de sa Mère pour venir à moi. Pardonnez moi, Monsieur, je vous supplie, dit-elle. Je suis peut-être partiale, je crois que je la suis: mais vous pouvez me pardonner. J'espère que vous le pouvez... Lisez mon papier, vous ai-je dit, & je m'en suis allée. Mais ce n'étoit point en colère. Lisez le, je vous le dis encore. Je ne puis vous donner d'autre réponse. Je ne pourrois jamais être heureuse avec un homme que je croirois hérétique, & au moment que par tendresse, par devoir, je pourrois penser qu'il ne l'est pas, je cesserois moi-même d'être Catholique. Un époux, Monsieur, destiné à la perdition, quelle femme pourroit soutenir cette idée?

Le Chevalier, ma chère, ne vous pressez pas. Il se tient à sa promesse. Vous avez voulu lui faire une question vous-même: j'ai consenti qu'il y répondît en votre présence pour votre tranquillité à l'avenir. Il s'est montré semblable à lui-même dans sa réponse. Il vous a montré combien il vous admire, en même tems qu'il témoigne son attachement inviolable à sa Religion. Ma très-chère amour, il a accordé des conditions en votre faveur, que nous ne lui avons pas accordé. Son attachement seroit glorieux, si c'étoit à la vraie Religion. Il la croit telle. Il peut faire valoir en sa faveur votre attachement à la vôtre; mais il s'est contenté de nous l'insinuer, & non point à vous. Il veut attendre l'issuë de votre résolution; il nous quittera comme il l'a fait plus d'une fois, & reviendra; & si vous perséverez, il tâchera de reprendre son parti...

Et

Et de nous quitter tout-à-fait, interrompit Clémentine, & de retourner en Angleterre, je suppose ?

Sans doute, ma chère...

Pendant que la Florentine y est...

Jamais, Mademoiselle la Florentine n'aura autre chose de moi que des vœux pour son bonheur.

Dieu vous donne, Monsieur, & à moi aussi, le repos de l'esprit. Mais je trouve que ma tête n'est pas bien; il me semble qu'elle est comme serrée par une corde, dit-elle, en la tenant avec les deux mains pendant quelques momens... Il faut que vous me quittiez, Monsieur. Mais si vous voulez me voir demain matin, & me dire où vous voulez aller, & ce que vous voulez faire, je vous ferai obligée. Ne pouvons-nous parler ensemble, Monsieur, comme frère & sœur ? ou comme maître & disciple?... Les heureux jours que c'étoient ! Essayons de les rapeller.

Elle porta la main sur son front, comme si elle eût crainit quelque dérangement: elle avoit effectivement l'air un peu en desordre. Je fis une révérence aux deux Dames, sans rien dire, & me retirai à mon logement sans chercher à voir personne.



L E T.